

CHAPITRE XI

Jésus continue de prêcher dans les villes de Palestine, (vv. 1). — Le Précurseur lui envoie deux de ses disciples pour lui demander s'il est le Messie, (vv. 2-3). — Réponse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, (vv. 4-6). — Le divin Maître fait l'éloge de Jean-Baptiste, (vv. 7-15). — Il blâme sévèrement l'incrédulité de la génération présente, (vv. 16-19). — Malédiction de plusieurs villes riveraines du lac, (vv. 20-24). — Douce invitation du Christ, adressée aux humbles et aux affligés, (vv. 25-30).

1. Et factum est, cum consummasset Jesus, præcipiens duodecim discipulis suis, transiit inde ut doceret et prædicaret in civitatibus eorum.

2. Joannes autem cum audisset

1. Lorsque Jésus eut achevé de donner ses prescriptions à ses douze disciples, il partit de là pour enseigner et prêcher dans leurs villes.

2. Or, Jean ayant appris dans sa

5. — Ambassade de Jean-Baptiste et discours prononcé par Jésus-Christ à cette occasion. xi, 1-30. Parall. Luc. vii, 18-35; x, 13-16.

Ewald a raison de dire que ce paragraphe contient un événement remarquable de la vie du Sauveur, un des épisodes les plus beaux et les plus intéressants de l'histoire évangélique. Le caractère messianique de Jésus s'y accentue d'une manière décisive. Sortant de la réserve qu'il avait habituellement gardée jusqu'alors, le divin Maître affirme lui-même clairement sous différentes formes qu'il est le Christ, Fils de Dieu. La voix des Prophètes et celle des faits, le témoignage du Précurseur et celui du Père Éternel, l'incrédulité de la plupart des Juifs et la foi docile des disciples, toutes ces choses viennent prouver tour à tour que Jésus est vraiment le Messie promis. Nous entendrons, il est vrai, dans ce passage, des paroles sévères et de terribles malédictions; mais nous y entendrons aussi l'invitation la plus consolante et la plus suave qui soit jamais sortie du cœur de Jésus. Du reste, qu'il prononce des arrêts redoutables contre ses ennemis, ou qu'il laisse échapper de son cœur de douces paroles pour ses amis, peu importe, c'est toujours comme Christ que nous le verrons agir.

a. L'occasion, v. 1.

CHAP. XI. — 1. — *Et factum est.* Cf. VII, 28; c'est la formule hébraïque וְהָיָה, par laquelle les écrivains juifs commençaient volontiers leurs récits. Ce verset, qui appartient peut-être davantage au chap. x^e qu'au xi^e, ménage une transition entre l'instruction pastorale de Jésus à ses Apôtres et l'épisode auquel donna lieu l'ambassade du Précurseur. — *Quum consummasset præcipiens* est une traduction littérale du texte grec. Cette construc-

tion, très-élégante en grec, est peu correcte en latin. — *Transiit inde*; l'endroit précis n'est pas indiqué. Nous savons seulement que Notre-Seigneur était en Galilée lorsqu'il confia pour la première fois aux Douze la mission d'évangéliser leurs compatriotes; Cf. ix, 35. — *Ut doceret et prædicaret.* Tandis que les Apôtres, partagés en six groupes distincts, portent partout la bonne nouvelle, Jésus continue de son côté la troisième mission galiléenne, entouré sans doute de ses autres disciples, à qui il ne confiera qu'un peu plus tard, Cf. Luc. x, 1 et ss., le rôle de missionnaires. — *In civitatibus eorum.* On a interprété différemment ce pronom indéterminé. Euthymius le rattache aux mots « duodecim discipulis suis » et conclut de là que Jésus s'en alla prêcher dans les villes natales de ses Apôtres. Fritzsche, modifiant cette explication pour la rendre plus raisonnable, pense que le Sauveur se mit à marcher sur les pas de ses envoyés, enseignant à son tour dans toutes les villes par lesquelles ils avaient passé. Le vrai sens est incontestablement celui que Grotius indiquait déjà dans les termes suivants : « ἀπὸ αὐτῶν, id est, Judæorum. Ita solent Hebræi et nostri scriptores eos secuti relativos ponere, etiam quum nomen nullum antecedit, dum tale sit quod facile intelligi possit ». Cf. iv, 23.

b. Ambassade du Précurseur, vv. 2-6.

2. — *Joannes autem.* C'est sur ces entrefaites qu'arrivèrent auprès du divin Maître les deux ambassadeurs que S. Jean-Baptiste lui avait envoyés. — *In vinculis.* Le Précurseur était alors prisonnier d'Hérode Antipas, enfermé dans la citadelle de Machéronte, sur la limite méridionale de la Pérée. Déjà S. Matthieu nous a parlé une première fois en pas-

prison les œuvres du Christ, envoya
deux de ses disciples,

in vinculis opera Christi, mittens
duos de discipulis suis,

Luc. 7, 18.

3. Et lui dit : Est-ce vous qui
devez venir, ou en attendons-nous
un autre ?

3. Ait illi : Tu es qui venturus
es, an alium expectamus ?

sant de l'arrestation de Jean-Baptiste, Cf. iv, 12 : il en racontera bientôt le motif et aussi le cruel dénouement, Cf. xiv, 1-12. — *Quum audisset... opera Christi*. D'après saint Luc, vii, 18, ce fut de la bouche de ses propres disciples que le noble prisonnier apprit ces détails, qui avaient pour lui tant d'importance et d'intérêt. « Opera Christi » : notons bien ces deux mots que l'évangéliste n'a certainement pas écrits sans une intention particulière, car ils sont l'un et l'autre très-significatifs dans la circonstance présente. Le premier désigne spécialement les miracles de Jésus ; le second n'est employé isolément qu'en cet endroit du premier Évangile. Jean-Baptiste apprend donc, du fond de sa prison, que Jésus accomplit « les œuvres du Messie », qu'il se manifeste ouvertement par ses actes comme le Messie promis. — *Mittens duos*. Au lieu de δύο, plusieurs manuscrits portent δια, qui paraît être la leçon primitive. Peu importe, du reste, car le chiffre de deux n'en conserve pas moins sa réalité historique d'après la narration de S. Luc, vii, 19. En traduisant littéralement le texte grec, on obtient : « mittens per discipulos suos, ait illi ». L'expression « mittere per » est l'hébraïsme bien connu, שלח ביד, Cf. Ex. iv, 13 ; III Reg. ii, 25.

3. — *Qui venturus es*, ou mieux « qui venis » au temps présent, ὁ ἐρχόμενος, c'est-à-dire le Messie. En effet, à l'époque de Jésus, les Juifs avaient coutume de désigner le Christ par l'épithète de הָבִיָּה, « veniens », que l'on trouve répétée cent fois dans le Talmud. Toutes les prophéties de l'Ancien Testament relatives au Messie annonçant sa venue plus ou moins prochaine, les regards, les espérances et les désirs de tous étaient constamment dirigés vers l'avenir, et il était naturel qu'on donnât à l'objet de cette attente universelle la dénomination expressive de « Celui qui vient ». — *Alium expectamus*. Προσδοκῶμεν du texte grec peut être aussi bien au subjonctif (conjonct. deliberat. des grammairiens) qu'à l'indicatif. Le premier de ces deux modes semble mieux exprimer la nuance de la pensée : « En attendrions-nous un autre ? » Adressée à Jésus-Christ par le Précurseur, cette question semble tout d'abord bien surprenante. Lui qui a déclaré depuis si longtemps, et d'une manière si expresse, que Jésus était vraiment le Christ, Cf. Joan. i, 29

et ss., 35 ; iii, 26 et ss. ; lui qui, au baptême du Sauveur, a été témoin de sa consécration messianique opérée par Dieu lui-même, Cf. Matth. iii, 14 et ss., comment peut-il demander aujourd'hui à Jésus : Etes-vous le Christ, ou devons-nous compter sur quelque autre ? Mais les motifs qu'on a parfois attribués à la question de Jean-Baptiste n'ont pas moins lieu de nous surprendre. Tertullien dans l'antiquité, adv. Marcion. iv, 18, de nos jours Ammon, Neander, Meyer, Döllinger, etc., y ont vu l'expression d'un véritable doute dogmatique touchant le caractère messianique de Jésus. Tous les grands hommes de la Bible, nous disent ces auteurs, ont eu leurs jours de découragement et de faiblesse ; pourquoi le Précurseur aurait-il été plus épargné que Moïse et qu'Elie ? La prison de Machéronte aura peu à peu affaibli sa grande âme ; privé des consolations et des lumières célestes qui avaient été auparavant son partage habituel, plongé dans mille perplexités au sujet de son rôle et de celui de Jésus, il en sera venu, durant une heure d'angoisse, à douter formellement que le fils de Marie fût le Messie. Et c'est alors qu'il lui aura envoyé une ambassade officielle pour obtenir une explication à ce sujet. — Roman historique et rien de plus ! Jésus renversera d'un mot tout cet échafaudage de prétendue psychologie, en affirmant que Jean-Baptiste n'était pas un roseau agité par le vent, Cf. 7. Il n'est pas dans l'Évangile un seul trait qui puisse servir de point d'appui à ce sentiment que nous devons d'ailleurs rejeter comme injurieux pour le Précurseur. — Sans aller aussi loin, d'autres exégètes, entr'autres Michaelis, Lightfoot, Olshausen, ont cru reconnaître dans la situation présentement décrite par l'évangéliste l'indice d'un certain mécontentement qui aurait envahi le cœur du Baptiste à l'endroit de Jésus. Tout en continuant de croire à ses fonctions de Christ, il se serait permis de penser qu'il les remplissait assez mal, en particulier qu'il ne se hâtait pas assez d'établir son royaume : la question « Tu es qui venturus es... » aurait eu pour but de lui rappeler, au nom d'un homme autorisé par le ciel même, quels étaient ses devoirs en tant que Messie. — Cette opinion est à peine moins erronée que la précédente. Dépourvue, elle aussi, de toute base évangélique, elle méconnaît pareillement le caractère de Jean-Bap-

4. Et respondens Jesus, ait illis : Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis.

5. Cæci vident, claudi ambulantes, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur.

Isai. 35, 5; Isai. 61, 1.

4. Et Jésus leur répondit : Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et vu :

5. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés.

tiste, en faisant jouer sans raison à ce saint personnage un rôle indigne de lui, et complètement opposé à la profonde humilité dont avaient été animés jusque là ses rapports avec Jésus-Christ, Cf. III, 11; Joan. III, 30. — La réponse donnée dès les premiers siècles par les Pères et les autres écrivains ecclésiastiques, adoptée depuis par la plupart des commentateurs catholiques et par plusieurs protestants, était cependant bien suffisante pour résoudre la difficulté que nous avons signalée, sans qu'il fût besoin de recourir à des hypothèses si inconsidérées. « Palam est, dit S. Jean Chrysostôme, eum non dubitantem misisse, neque ignorantem interrogasse... Jam restat ut solutionem afferamus. Cur ergo interrogatum misit? Jesu adversabantur discipuli Joannis, ac contra illum invidia semper commoti erant...; nondum enim sciebant quis esset Christus, sed Jesum merum hominem suspicantes esse, Joannem vero plus quam hominem, ægre ferebant celebrem illum videntes esse, Joannem vero minui... Donec autem Joannes cum illis erat, hortabatur illos frequenter et docebat, neque id illis persuadere poterat : quum vero moriturus esset, majus ad illud adhibet studium; timebat enim ne pravi dogmatis occasionem relinqueret, illicque manerent a Christo disjuncti... Quid igitur facit? Expectat donec ab illis audiat ipsum miracula edere; neque tunc illos hortatur, neque omnes mittit, sed duos quos forte credebatur esse ad credendum promptiores, ut interrogatio nulli esset suspicioni obnoxia, atque ex ipsis rebus edicerent, quantum interest discrimini Jesum inter et Joannem, » Hom. xxxvi, in Math. Ce n'est donc pas pour lui-même que S. Jean envoie ce message à Jésus; c'est pour ses disciples incrédules, espérant les conduire au Christ par ce moyen détourné; Cf. Origène, S. Jérôme, S. Hilaire, Théophylacte, Euthymius, Maldonat, Cornelius a Lap., Grotius, etc. in h. l. Au reste, « toute question n'exprime pas une incertitude, dit fort bien M. Schegg, Evang. nach Matth. in h. l. Souvent on donne la forme interrogative à une affirmation ou à une interpellation. Les Orientaux affectionnent particulièrement cette manière de parler. »

4. — *Et respondens Jesus.* Avant la réponse verbale, il y eut celle des faits. Les délégués s'étaient en effet présentés à une heure toute providentielle. « In ipsa hora, raconte S. Luc, VII, 21, multos curavit a languoribus et plagis et spiritibus malis, et cæcis multis visum donavit ». « Ex rebus enim ipsis, ajoute S. Jean Chrysostôme, l. c., testimonium credibilis minusque suspicioni obnoxium putabat esse quam verba ». — *Renuntiate Joanni.* La demande ayant été formulée au nom de Jean, c'est à Jean que Notre-Seigneur adresse directement sa réponse, bien qu'elle fût en réalité destinée aux délégués eux-mêmes et aux autres disciples du Précurseur. « Remittit eos ad Joannem, tanquam si Joannes eos sua ipsis causa misisset, quum Joannis mentem non ignoraret, prudenter dissimulans id quod et Joannes, ut tanto se facilius doceri et persuaderi paterentur », Fr. Lucas in h. l. — *Quæ audistis et vidistis;* ces deux verbes sont au présent dans le texte grec, ἀκούετε καὶ βλέπετε. Le premier se rapporte aux paroles que Jésus prononce dans les deux versets suivants, le second aux miracles qu'il venait d'opérer en présence des ambassadeurs.

5. — *Cæci vident...* « Ubi res ipsa loquitur, non opus est multis verbis », dit le proverbe. Encore Jésus-Christ emprunte-t-il à Isaïe le court message qu'il transmet à saint Jean. Ce prophète, décrivant l'ère messianique, en avait tracé le tableau suivant : « Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus et aperta erit lingua mutorum », xxxv, 5 et 6. Ailleurs, LXI, 4-3, il avait représenté le Christ comme le prédicateur des pauvres et des affligés. Jésus extrait presque mot pour mot sa réponse des divins oracles, afin de la rendre ainsi plus frappante. Ce qu'Isaïe a prophétisé de l'époque messianique, vous voyez que je l'accomplis littéralement : c'est donc que je suis moi-même le Messie promis. Tel est le sens rigoureux de ce verset. Le Sauveur dira d'une manière plus directe dans le quatrième Evangile : « Les œuvres que je fais me rendent témoignage et prouvent que le Père m'a envoyé », et il ajoutera que ce témoignage a plus de force que celui du Pré-

6. Et bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé de moi.

7. Lorsqu'ils s'en allaient, Jésus commença à parler de Jean à la foule : Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent ?

6. Et beatus est, qui non fuerit scandalizatus in me.

7. Illis autem abeuntibus, coepit Jesus dicere ad turbas de Joanne : Quid existis in desertum videre ? arundinem vento agitatam ?

Luc. 7, 24.

curseur. Joan. v, 36. — *Pauperes evangelizantur*. Ce devait être, nous venons de le voir d'après Isaïe, un signe distinctif de la prédication du Christ. L'établissement du Christianisme, tel qu'il nous est connu par les Actes des Apôtres, les Epîtres de S. Paul et la tradition ecclésiastique, est un commentaire vivant de ce passage, que Jésus avait déjà réalisé personnellement d'une manière si parfaite. Cf. I Cor. i, 26-27. Les grands et les savants ne sont pas exclus, mais c'est le peuple qui est partout évangélisé le premier, le peuple si délaissé dans toutes les autres religions.

6. — *Et beatus est...* Après avoir montré aux disciples du Précurseur que, sous leurs yeux, les anciennes prophéties s'étaient transformées en histoire et en réalité, le divin Maître conclut sa réponse par un avertissement plein de gravité. — *Qui non scandalizatus fuerit in me*. Ces mots étaient évidemment à l'adresse des Joannites. Par leur attachement trop vif à leur maître, par leurs défiances injustes à l'égard de Jésus, ils couraient le plus grand danger de s'écarter du salut messianique. « Idcirco clam illos redarguens illud adjecit, quia enim in ipso scandalizabantur, illorum morbum detexit, et illud conscientiae tantum ipsorum reliquit, nemine advocato accusationis teste, ipsisque solis id scientibus », S. Jean Chrysostôme, l. c. L'avis ne pouvait être donné avec plus de délicatesse et plus de bonté. — L'expression « scandalizari in aliquo », imitée du grec *σκανδαλίζεσθαι ἐν τινι*, signifie, dans le langage chrétien : trouver dans la conduite bonne ou mauvaise de quelqu'un une occasion de chute spirituelle. Elle a différentes nuances que le récit évangélique nous rendra familières.

c. Discours prononcé par Jésus-Christ à l'occasion de l'ambassade du Précurseur §§. 7-30.

A la réponse qu'il a faite aux délégués du Précurseur, Jésus-Christ rattache, d'après la narration de S. Matthieu, un assez long discours que nous diviserons en deux parties. La première traite du caractère particulier et des relations mutuelles de S. Jean et du Christ. §§. 7-19 ; la seconde signale d'une part l'incrédulité, de l'autre la foi des Juifs contemporains de Notre-Seigneur, maudis-

sant les incrédules et prodiguant à ceux qui croient les plus suaves invitations, §§. 20-30.

Première partie : §§. 7-19.

a. Éloge de S. Jean-Baptiste, §§. 7-15.

7. — *Illis autem abeuntibus*. Ils se retirèrent sans doute satisfaits et pleinement confirmés dans la foi à l'égard de Jésus-Christ, car la réponse qu'ils avaient reçue était décisive. A peine les ambassadeurs sont-ils partis, que Notre-Seigneur fait un éloge magnifique de leur maître. Il craint, dirait-on, que le message du Précurseur n'ait produit une impression fâcheuse sur la foule nombreuse qui a été témoin de la scène précédente. Ignorant les motifs secrets de la question proposée par Jean-Baptiste, elle devait être mal impressionnée au sujet de ce grand Saint, le traiter d'homme versatile, sans opinion fixe sur un point si important. Mais le glorieux témoignage que Jésus rend à son tour au Précurseur aura bientôt détruit tous les soupçons. — *Coepit*. Ce verbe, lorsqu'il est mis en tête d'un discours de Jésus dans le premier Évangile, annonce habituellement quelques détails d'une certaine gravité ; Cf. xi, 20 ; xvi, 31 ; c'est du reste une formule pittoresque dont S. Matthieu fait un fréquent usage ; Cf. xxiv, 49 ; xxvi, 22, 37, 74. — Dans son panégyrique, Jésus-Christ fait connaître son ami en disant d'abord ce qu'il n'est pas, §§. 7 et 8, puis ce qu'il est. — 4^e Éloge négatif. « Hæc ita concinnat, ut non statim ex propria sententia, sed ex illorum testimonio procedat ; non ex dictis tantum ipsorum, sed ex operibus ostendens ipsos ejus constantiam testificatos esse », S. Jean Chrysost. Hom. xxxvii in Matth. — *Quid existis...* Ces premières lignes sont pleines de vie. Jésus-Christ prend à partie ses auditeurs et leur adresse question sur question, supposant ou faisant lui-même la réponse, transportant la foule du désert au palais d'Hérode, du palais d'Hérode au désert, et montrant de toutes manières la grandeur de Jean-Baptiste. — *In desertum* : dans le désert de Juda, Cf. iii, 4, où nous avons vu autrefois « Jérusalem et toute la Judée et toute la contrée des bords du Jourdain », iii, 5, accourir auprès du Précurseur. — *Arundinem vento agitatam* ? Les rives du fleuve auprès duquel S. Jean prêchait et baptisait tout

8. Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum? Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt.

9. Sed quid existis videre? prophetam? Etiam dico vobis, et plus quam prophetam.

10. Hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum

8. Mais qu'êtes-vous allés voir? Un homme vêtu avec mollesse? Ceux qui sont vêtus avec mollesse sont dans les maisons des rois.

9. Qu'êtes-vous donc allés voir? Un prophète? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète;

10. Car c'est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon ange

couvertes de grands roseaux ; plusieurs exégètes (Grotius, de Wette, Beelen, etc.) supposent que Jésus-Christ faisait une allusion ironique à cette circonstance, lorsqu'il demandait à la foule : Qu'alliez-vous donc faire auprès du Jourdain? Votre but était-il de voir les roseaux agités par le vent? Mais on obtient ainsi un sens légèrement trivial qui est peu digne du divin Maître. Il vaut mieux, avec le commun des interprètes, prendre le mot roseau au figuré, comme l'emblème d'un esprit mobile et inconstant. « Leves homines qui huc illucque circumferuntur, et modo hæc modo illa dicunt, in nullaque re consistunt, calamo sunt similes », S. Jean Chrys. l. c. Jean-Baptiste n'est donc pas, au point de vue de ses opinions messianiques, un faible roseau qu'agite en tous sens « le moindre vent qui d'aventure fait rider la face de l'eau ».

8. — *Sed quid existis.* « Ἀλλὰ in ejusmodi locis quasi ex mente adversarii aliud quid post id de quo jam sublata dubitatio est infert, nec cum interrogatone ipsa quidquam commune habet », Kloitz in Dev. p. 43. Cet Ἀλλὰ suppose une négation tacite de la foule, après laquelle Jésus reprend : Eh! bien, si vous n'êtes pas allés voir un roseau, que cherchiez-vous donc au désert? Et il fait une seconde hypothèse : *hominem mollibus vestitum?* Le roseau symbolisait un esprit sans consistance, les vêtements mous et délicats sont le type d'une âme sensuelle, efféminée. A l'aide de la première image, Jésus a nié que Jean-Baptiste fût vacillant dans sa foi ; par la seconde, il nie que ce soit l'intérêt propre qui ait motivé son ambassade. — *Ecce qui mollibus...* Cette fois, l'orateur exprime en propres termes la réponse supposée de l'auditoire. Jean-Baptiste délicatement et somptueusement vêtu! Mais chacun ne se rappelait-il pas son costume célèbre? « Ipse Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum et zonam pelliceam circa lumbos suos », III, 4. D'ailleurs ce n'est pas au désert qu'on rencontre les hommes couverts de soie et d'hermine, mais *in domibus regum*. Il y a là sans doute une allusion au luxe déployé à la cour corrompue d'Hérode Antipas, le géolier de S. Jean-Baptiste.

9. — 2^e Eloge positif. *Sed quid existis videre?* demande encore Jésus pour la troisième fois, faisant subir à la foule un interrogatoire en règle au sujet du Précurseur. Alliez-vous voir un prophète? Du roseau le divin Maître nous a fait passer au courtisan plein de mollesse ; du courtisan il nous conduit directement au prophète. Les deux premières réponses étaient négatives ; la troisième affirme, ou plutôt elle s'élève au-dessus de la simple affirmation pour dire avec emphase (*etiam dico vobis*) que S. Jean est plus qu'un prophète. — *Plus quam* ; le grec περισσώτερον peut être au neutre ou au masculin. Erasme, Fritzsche et d'autres préfèrent ce dernier genre et traduisent par « excellentiorem » ; le neutre, qui est plus généralement admis, donne plus de force à la pensée. D'après l'assertion très-catégorique de Jésus, S. Jean-Baptiste est donc supérieur à Elie, à Isale, à Jérémie et à tous les autres célèbres prophètes de l'Ancien Testament.

10. — *Hic est enim...* Le Sauveur confirme ce qu'il vient de dire par une citation empruntée à la prophétie de Malachie, III, 4, mais faite plus librement encore que de coutume. Voici, en effet, la traduction littérale de l'hébreu d'après S. Jérôme (Vulg.) : « Ecce ego mitto angelum meum et præparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad templum suum Dominator quem vos quæritis, etc. » Néanmoins, le sens est bien le même. Dans le texte primitif, Jéhova s'identifie d'abord au Messie et annonce que son avènement sera préparé par un héraut ; ici, le Seigneur interpellant son Christ, lui promet directement un Précurseur. Ce n'est donc qu'un changement de personnes, et non d'idées. Comme les trois évangélistes rapportent de la même manière le passage extrait de Malachie, il est vraisemblable que Jésus-Christ l'aura réellement cité sous cette forme. Les Juifs appliquaient alors universellement cet oracle au Messie ; si Jean-Baptiste était le héraut dont il fait mention, il devenait évident qu'il dépassait de beaucoup les prophètes. — *Angelum meum*, mon messenger, mon héraut. — *Qui præparabit viam...* Les routes de l'ancien Orient étaient aussi mauvaises et aussi mal

devant ta face et il préparera ta voie devant toi.

ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

Mal. 3, 1; Marc. 1, 2; Luc. 7, 21.

11. En vérité je vous le dis : Parmi les enfants des femmes il

11. Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major

entretenuës que celles de la Palestine actuelle. On se hâta de les réparer quand un grand personnage devait y passer et c'est un héraut qui en intimait l'ordre quelque temps auparavant. Jean-Baptiste a été ce héraut pour Jésus, proclamant partout sur son passage qu'il était le Messie, et lui aplanissant le chemin des cœurs. Cf. III, 3.

11. — L'éloge monte, s'il est possible, encore plus haut. En tant que Précurseur du Christ, S. Jean n'est pas seulement supérieur aux prophètes; il est même, dit Jésus, le premier des hommes. — *Surrexit*; en grec ἐγέρθη, scilicet. ἐκ τοῦ θανάτου, « suscitatus est ». Ce mot ne manque pas de solennité : il désigne une apparition spécialement voulue de Dieu, pour un motif important. — *Inter natos mulierum* est un hébraïsme qui équivaut à « inter homines »; Cf. Job. XIV, 1; XV, 14; XXV, 4. — *Major Joanne Baptista*. Faut-il, avec Rosenmüller et d'autres commentateurs, restreindre la comparaison aux prophètes de l'ancienne Alliance, comme si Jésus-Christ eût simplement voulu dire : « Major Joanne nullus ante ipsum propheta unquam extitit » ? Nous ne le croyons pas : d'abord parce que, dans ce cas, la première moitié du v. 11 ne serait qu'une tautologie, Cf. v. 9; ensuite parce que les expressions très-générales employées par Notre-Seigneur ne souffrent pas une pareille restriction. Il n'est pas possible que les mots « inter natos mulierum » soient synonymes de « inter prophetas ». Toutefois, Jésus va montrer lui-même qu'il n'entendait point placer Jean-Baptiste au-dessus de tous les hommes sans exception, et il indiquera par là dans quel sens le Précurseur est le premier parmi les fils de la femme. — *Qui autem minor est...* Ce passage a été compris et traduit de vingt manières différentes. Nous nous garderons bien de mentionner, à plus forte raison de discuter toutes ces opinions, dont la plupart sont depuis longtemps oubliées. Il suffira d'en signaler deux ou trois, et de choisir celle que nous croirons la meilleure. — S. Jean Chrysostôme, S. Augustin, Euthymius, et, à leur suite, Corneille de Lapierre, Jansénius, Sylveira, etc., ont eu la pensée de mettre après « minor est » la virgule qui, dans nos éditions actuelles, est reculée jusqu'après « eorum », et de désigner Jésus-Christ lui-même par l'adjectif « minor ». Ils obtiennent ainsi un sens singulier. Le plus petit des deux, c'est-

à-dire Jésus, qui actuellement est inférieur à Jean-Baptiste dans l'opinion des hommes, est en réalité le premier dans le royaume des cieux. Il est facile de voir qu'une pareille interprétation est tout à fait contraire à l'esprit général du discours de Notre-Seigneur, comme aussi à toutes les convenances messianiques. Si Jésus-Christ eût établi une comparaison entre sa dignité personnelle et celle du Précurseur, il ne se serait jamais placé au second rang, même par humilité. Les mots « qui minor est » ne sauraient donc s'appliquer au Sauveur : il faut les laisser dans leur généralité et les traduire par « quiquis minor est ». La clef de l'interprétation de ce passage nous semble contenue dans l'expression *in regno eorum* : il importe donc de bien savoir ce qu'elle signifie. S. Jérôme croit qu'elle désigne le ciel proprement dit, le séjour des bienheureux, ce qui ferait dire à Notre-Seigneur que le moindre des élus l'emporte sur Jean-Baptiste. S. Jean Chrysostôme la regarde, ce qui vaut moins encore, comme un synonyme de « in spiritualibus et in cœlestibus omnibus ». Pourquoi ne pas lui laisser sa signification accoutumée de « royaume messianique », qui jette immédiatement une vive clarté sur cette parole difficile ? Mais le royaume du Christ a deux phases, la phase de consommation dans l'éternité, la phase de formation sur la terre depuis l'avènement du Messie jusqu'à la fin du monde, et c'est de cette dernière qu'il s'agit. Cela posé, Jésus veut dire simplement que même les membres inférieurs de son Eglise, en d'autres termes, que les plus petits d'entre les chrétiens, l'emportent sur S. Jean-Baptiste, quelle que soit d'ailleurs la grandeur du Précurseur. C'est là une vérité facile à démontrer. Sans doute Jean-Baptiste est le premier des hommes; mais les chrétiens appartiennent, en tant que chrétiens, à une race transfigurée, divinisée. Sans doute Jean-Baptiste est l'ami intime du roi; mais il ne lui a pas été donné de franchir l'entrée du royaume, tandis que le moindre des chrétiens a reçu cette faveur. Sans doute Jean-Baptiste est le paranymphe, mais l'Eglise dont les chrétiens font partie est l'épouse même du Christ. Le Christianisme nous a placés sur un plan beaucoup plus élevé que celui du Judaïsme : les membres du Nouveau Testament l'emportent autant sur les membres de l'Ancien que la nouvelle Alliance elle-même

Joanne Baptista : qui autem minor est in regno cœlorum, major est illo.

12. A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc, regnum cœlorum

n'en a pas surgi de plus grand que Jean-Baptiste; mais celui qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui.

12 Or, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant le

l'emporte sur l'ancienne. On peut donc appliquer ici l'axiôme célèbre : « Minimum maximi majus est maximo minimi ». Concluons avec M. Van Steenkiste : « Igitur Joannes Baptista non personaliter consideratur quoad ejus excellentiam in vita et moribus, sed inspicitur ejus conditio theocratica seu publica : videlicet quatenus repræsentat veterem legem, cujus ipse fuit ultimus subditus », Comm. in h. l. Il suit de là que si, dans la première partie de ce verset, Jean-Baptiste est appelé le plus grand des hommes, ce ne saurait être d'une manière absolue; c'est seulement pour ce qui concerne l'Ancien Testament, puisque Jésus le met ensuite au-dessous des sujets du royaume messianique.

12. — Les débats recommencent au sujet de cette autre parole, dont le sens est également très-contesté. Les premiers mots, *a diebus Joannis usque nunc*, fixent deux dates, dont l'une indique un point de départ (« terminus a quo ») et l'autre une limite finale (« terminus ad quem »). Le point de départ est marqué par les « jours de Jean-Baptiste », c'est-à-dire par le début de son ministère public sur les bords du Jourdain; la limite finale, c'est « maintenant », l'heure présente, le moment où Jésus tenait ce langage à la foule. — La principale difficulté porte sur *vim patitur*, ou plutôt sur le verbe βαλλεται du texte grec, dont la forme est équivoque, et qui peut se traduire par le moyen ou par le passif. Pris au sens moyen, il indiquerait que le royaume des cieux, à l'époque désignée par Jésus-Christ, s'introduisait de lui-même avec force, s'ouvrait violemment l'entrée des esprits et des cœurs : « sese vi quasi obtrudit », dit Bengel, qui adopte cette interprétation. Telle est en effet la signification de βαλλεται dans S. Luc, xvi, 16. Mais nous préférons, avec la Vulgate, plusieurs autres versions et la plupart des commentateurs, traduire par la forme passive, qui s'accorde mieux avec la phrase suivante « et violenti rapiunt illud ». De la sorte, βαλλεται devient synonyme de βαλως κραταια (Hésychius), ou de « expugnatur », et le royaume messianique nous apparaît sous la figure d'une forteresse à laquelle on livre un assaut vigoureux. Toutefois, cette interprétation ne dirime pas encore la controverse : il reste à déterminer le motif et la durée de l'assaut

donné au royaume du Christ, et là encore les exégètes ne peuvent réussir à s'accorder entre eux. Suivant Lightfoot, βαλλεται signifierait « opprimitur », et Jésus aurait ainsi désigné les violences auxquelles sa doctrine et son royaume étaient en butte de la part de ses ennemis, les Pharisiens et les Sadducéens, qui travaillaient à détruire son œuvre. Mais ce sentiment n'a trouvé qu'un petit nombre d'adeptes, parce qu'il n'a aucun rapport avec le contexte. Grotius et plusieurs autres se déclarent avec raison en faveur d'une violence provenant non de l'hostilité, mais au contraire de l'amour : « magno concursu hominum invaditur »; chacun fait des efforts énergiques pour pénétrer dans le royaume chrétien, sentant bien que le salut n'est pas possible ailleurs. Par cette image, Jésus-Christ se serait donc proposé de décrire les heureux effets de la prédication de Jean-Baptiste et de sa propre activité. Les foules convaincues se précipitaient à l'envi sur leurs pas, forçant en quelque sorte l'entrée de l'Eglise, tant elles étaient avides de participer aux grâces apportées par le Messie. L'Evangile, tout en insistant sur l'incrédulité de certaines fractions du peuple juif, nous montre cependant à chaque page des multitudes nombreuses qui se pressaient autour de Jésus et qui croyaient à sa divine mission. Tel nous paraît être, à nous aussi, le sens littéral des mots « regnum cœlorum vim patitur »; mais nous voudrions n'en pas exclure une idée importante, mentionnée par les Pères, et relative à l'énergie morale qu'il faut savoir déployer pour opérer son salut dans le royaume messianique. Sans un renoncement perpétuel, sans une mortification de tous les jours, comment pourrait-on surmonter les passions, les obstacles de tout genre, les préjugés, qui empêchent de mener une vie vraiment chrétienne? Sous ce rapport, le « nunc » dont parlait Jésus dure encore et il durera jusqu'à la fin du monde. — *Et violenti rapiunt illud*. C'est une conséquence de la phrase précédente. Si le royaume des cieux ne peut être conquis que par la force, les âmes ardentes et généreuses, de nos jours comme du vivant de Notre-Seigneur, peuvent seules réussir à le prendre d'assaut. Sous la Loi ancienne et jusqu'à l'apparition du Précurseur, il suffisait de croire au Christ et d'attendre la manifestation de son empire.

royaume des cieux souffre violence et les violents le ravissent.

13. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean.

14. Et si vous voulez le comprendre, il est lui-même Elie qui doit venir.

Depuis que des voix autorisées avaient fait retentir le cri salulaire : « Appropinquavit regnum cœlorum », cette attente passive ne suffisait plus, son résultat eût même été infailliblement la ruine spirituelle ; un rôle actif et militant était devenu nécessaire, et tous ceux qui négligeaient de le remplir demeuraient en dehors du royaume.

13. — Pourquoi un changement si grave et si subit ? C'est ce que le divin Maître expliqué dans ce verset, comme le montre la particule *enim* qui sert de liaison entre les deux sentences. Il n'est pas étonnant qu'une conduite nouvelle à l'égard de l'empire du Messie soit devenue obligatoire à partir « des jours de S. Jean » : le Précurseur inaugure une ère toute nouvelle. Avant lui c'était l'ancienne Alliance ; depuis le début de son ministère public, c'est déjà le Nouveau Testament. Or, entre la période qu'il ferme et celle qu'il ouvre, il existe une différence essentielle. Jusqu'à lui, *omnes prophetae et lex prophetaverunt* ; c'était le temps des prédictions. Désormais au contraire c'est l'heure de l'accomplissement. La prophétie a donc cessé comme une chose inutile : celui qu'elle annonçait de loin est descendu des cieux, apportant la réalité promise tant de fois et sous toutes les formes. Par conséquent, l'expectative qui était anciennement permise ne saurait plus l'être aujourd'hui, mais « regnum cœlorum vim patitur, ... » — Le verbe « prophetaverunt », qui achève le v. 13, est plein d'emphase : ils ont prophétisé, ils n'avaient pas autre chose à faire, car c'était leur unique raison d'être, comme le prouvera si bien l'Apôtre des Gentils. Jusqu'à Jean-Baptiste, tout, même la Loi, même l'histoire juive, avait été prophétique. « Omnia in figura contingebant illis », I Cor. x, 11. S. Jean n'avait rien prédit, mais il avait montré du doigt l'Agneau de Dieu et c'est pour cela qu'il était plus qu'un Prophète. — Jésus-Christ complète sa pensée dans une autre circonstance en disant aux Pharisiens : « Lex et Prophetæ usque ad Joannem : ex eo regnum Dei evangelizatur », Luc. xvi, 16. C'est sur ce divin commentaire que nous avons appuyé le nôtre.

14. — *Et si vultis recipere*, c'est-à-dire « intelligere ». Quelques auteurs appliquent

vim patitur, et violenti rapiunt illud.

Luc. 16, 16.

13. Omnes enim prophetæ et lex, usque ad Joannem, prophetaverunt :

14. Et si vultis recipere, ipse est Elias, qui venturus est.

Mat. 4, 5.

à tort ces mots à S. Jean : Si vous voulez le recevoir, croire en lui. Mais la mission de Jean-Baptiste était close. Le sens est donc. S'il vous plaisait de comprendre ce que je vais vous dire, vous verriez que c'est lui qui est Elie. « Hoc dixit (scil. si vultis) gratam petens voluntatem » S. Jean Chrysost. — *Ipse est Elias*. La dernière de toutes les prophéties de l'Ancien Testament se terminait ainsi : « Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus et horribilis. Et convertet cor patrum ad filios et cor filiorum ad patres eorum : ne forte veniam et percutiam terram anathemate », Mal. iv, 5 et 6. Les Juifs avaient conclu de ces paroles que l'apparition personnelle d'Elie précéderait celle de leur Christ ; Cf. Joan. i, 21 ; Marc. vi, 15 ; ix, 7. Ils ne se trompaient pas complètement, puisque le prophète Elie doit préparer le second avènement du Messie à la fin du monde ; mais Jésus leur fait connaître ici un autre sens et une première réalisation de l'oracle de Malachie qu'ils n'avaient pas encore soupçonnés. L'ange Gabriel, annonçant à Zacharie la naissance de Jean, avait tracé en ces termes le rôle de cet enfant de bénédiction : « Et ipse præcedet ante illum (Dominum) in spiritu et virtute Eliæ », Luc. i, 17 : c'est dans le même sens que Jésus-Christ affirme du Précurseur qu'il est Elie. Jean-Baptiste n'avait-il pas été pour le premier avènement du Messie ce que le véritable Elie sera pour le second ? Cette simple assertion du Sauveur, « ipse est Elias », était grosse de conséquences. Si Elie est venu, le Christ n'est pas loin, et si Jean-Baptiste est Elie, Jésus est lui-même le Christ : telle était la conclusion rigoureuse de ces trois mots. — Mais le Précurseur n'a-t-il pas affirmé catégoriquement, de son côté, qu'il n'était pas Elie ? Joan. i, 21. Sans doute, mais la contradiction n'existe qu'à la surface : « Joannes in spiritu Elias erat, in persona Elias non erat. Quod ergo Dominus fatetur de spiritu, hoc Joannes denegat de persona », S. Grégoire-le-Grand, Hom. vii in Evang. — S. Jérôme établit entre Elie et Jean-Baptiste un intéressant parallèle, auquel on pourrait ajouter plusieurs traits caractéristiques : « Vitæ aus-

15. Qui habet aures audiendi, audiat.

16. Cui autem similem æstimabo generationem istam? Similis est pueris sedentibus in foro, qui clamantes coæqualibus,

17. Dicunt : Cecinimus vobis, et

15. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

16. Mais à qui comparerai-je cette génération ? Elle est semblable à des enfants assis sur la place publique qui, criant à leurs compagnons,

17. Disent : Nous avons chanté

teritas rigorque mentis pares fuerunt. Ille in eremo, iste in eremo; ille zona pellicea cingebatur et iste simile habuit cingulum. Ille, quoniam regem Achab et Jezabel impietatis arguit, fugere compulsus est; iste, quia Herodis et Herodiadis illicitas arguit nuptias, capite truncatur. — *Qui venturus est* Elie est déjà venu d'une certaine manière, et pourtant il doit venir encore. L'accomplissement de la prophétie de Malachie n'a eu lieu qu'imparfaitement; après Jean-Baptiste, cet Elie figuratif, apparaîtra l'Elie véritable, dans une circonstance analogue.

15. — Jésus-Christ, après avoir achevé l'éloge du Précurseur, jette à son auditoire une parole énigmatique, dont il fait volontiers usage quand il a enseigné des vérités importantes et profondes sur lesquelles il désire attirer l'attention et la réflexion; Cf. XIII, 9, 43; Marc. IV, 9; Luc. VIII, 8. Les Rabbins employaient aussi des formules semblables pour le même motif, par exemple « Qui audit audiat, qui intelligit intelligat », Sohar. Le discours qui précède contenait, nous l'avons vu, des enseignements de la dernière gravité; mais ces enseignements avaient été présentés sous une forme mystérieuse, et, pour les bien saisir, il fallait en faire l'objet de sérieuses méditations. Jésus en avertit la foule qui l'avait écouté : à chacun de voir s'il veut profiter du salut messianique, ou en demeurer le témoin oisif!

6. Appréciation de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ par la génération contemporaine, §§. 16-19.

16-17. — Jésus-Christ vient de juger saint Jean-Baptiste; il juge maintenant, mais dans un autre sens, les Juifs dont un grand nombre n'ont reçu ni le Précurseur, ni le Messie, abusant d'une manière indigne des grâces qui leur avaient été prodiguées. Ce passage contient donc un blâme sévère contre l'incrédulité des contemporains du Sauveur. Leur conduite coupable est d'abord décrite en termes figurés, v. 16 et 17, puis au propre, relativement à S. Jean, v. 18, et à Jésus, v. 19. — *Cui... similem æstimabo...* Autre formule commune à Notre-Seigneur et aux Rabbins, et qui semble avoir été fréquemment employée à cette époque pour introduire une parole ou un discours figuré. Cf. Marc. IV, 30; Luc. XIII, 48; c'est le *מָה אֲדַמָּה* du

Talmud. — *Generationem istam*, c'est-à-dire, comme s'exprime S. Luc, VII, 34, « les hommes de cette génération ». D'après le même S. Luc, v. 30, Jésus désignait par cette locution générale ses ennemis et ceux du Précurseur, en particulier les Pharisiens et les Docteurs de la Loi, qui avaient refusé d'ouvrir les yeux à la lumière et de se convertir.

— *Similis est pueris...* Comparaison pleine de fraîcheur empruntée aux mœurs des enfants qui, dans leurs jeux, aiment à imiter les événements tristes ou joyeux de la vie réelle, tels qu'ils les voient arriver chaque jour autour d'eux. — *Sedentibus in foro*. Celui qui dira « Laissez venir à moi les petits enfants », montre, dans cette description minutieuse et pittoresque, avec quelle attention il les suivait parmi les plus petits détails de leur existence. Chaque mot porte et fournit un trait intéressant. La scène se passe sur la place publique, ce théâtre ancien et toujours nouveau des récréations de l'enfance. Les principaux joueurs, ceux qui représentent la génération présente, sont assis, et ils crient (peut-il y avoir des jeux d'enfants sans cris bruyants ?) — *Clamantes coæqualibus*, ou bien, d'après une variante très-accréditée du texte grec, *ἐτέροις* (au lieu de *ἐταίροις*), « aliis ». Ils crient donc à quelques-uns de leurs compagnons pour se plaindre de leur manière de faire. — *Cecinimus vobis...* Nous lisons dans le texte grec, *ᾠλῆσαμεν ὑμῖν*, nous vous avons joué de la flûte. La flûte était chez les Juifs l'accompagnement non moins indispensable des noces que des funérailles, et, comme les enfants ajoutent et non saltastis, il est évidemment question dans ce premier hémistiche de joyeuses mélodies, semblables à celles qui retentissaient au milieu des réjouissances nuptiales. — *Lamentavimus...* Ils ont essayé des airs lugubres, mais sans réussir davantage. disent-ils; ceux à qui ils s'adressent ayant encore refusé de se mettre à l'unisson. — *Non planxistis*; ils n'ont pas poussé de longs gémissements, comme faisaient les pleureuses d'office aux enterrements; ou, d'après le texte grec, ils ne se sont pas frappé la poitrine en signe de deuil, *οὐκ ἐκψαστε*, ainsi qu'on le pratiquait dans les grandes tristesses. Cf. Ezech. XX, 44; Matth. XXIV, 30, etc. — Rien n'est plus simple que cette parabole, et cependant les exé-

pour vous et vous n'avez pas dansé, nous nous sommes lamentés et vous n'avez pas pleuré.

18. Car Jean est venu ne mangeant ni ne buvant, et ils disent : Il est possédé du démon.

19. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : C'est un homme vorace et buveur

non saltastis, lamentavimus, et non planxistis.

18. Venit enim Joannes neque manducans, neque bibens; et dicunt : Dæmonium habet.

19. Venit Filius hominis manducans et bibens; et dicunt : Ecce homo vorax, et potator vini, publi-

gètes ne s'entendent pas au sujet de l'application qu'il en faut faire à Jésus et à S. Jean d'une part, de l'autre à leurs compatriotes. Quels personnages Notre-Seigneur a-t-il voulu désigner par les « pueri sedentes », et par leurs « coæquales » qui refusent de s'associer à leurs jeux, ou plutôt de se plier à leurs fantaisies? Beaucoup d'auteurs anciens ont vu dans les premiers le portrait de Jésus-Christ et de S. Jean, dans les seconds l'image des Juifs demeurés incrédules. Jésus et son Précurseur, disaient-ils, s'étaient présentés avec une manière de faire presque opposée, celui-là invitant en quelque sorte à des jeux joyeux par sa douceur et sa bonté, celui-ci invitant au contraire aux jeux tristes par sa vie et sa prédication sévères; mais aucun d'eux n'avait réussi. Les Pharisiens et les Scribes, semblables à des enfants capricieux et maussades dont on ne peut satisfaire les goûts, étaient restés sourds à leurs appels variés et réitérés. Cette opinion est en contradiction directe avec le texte sacré, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre. La génération actuelle est semblable à des enfants assis sur la place publique, qui crient à leurs camarades : « Voici que nous chantons... etc. ». Les mots « qui dicunt » retombent évidemment sur « pueris sedentibus » et les « pueri sedentes » ne peuvent représenter autre chose que les contemporains du Sauveur, « generationem istam » : S. Jean et Jésus-Christ sont donc, dans la parabole, les « coæquales » auxquels les autres enfants, c'est-à-dire la génération présente, adressent des reproches. L'histoire évangélique justifie pleinement cette interprétation qui est aujourd'hui presque universellement admise. Tous ceux d'entre les Juifs qui s'étaient endurcis contre la prédication du Christ et de son Précurseur formaient pour ainsi dire une race fantasque et revêche, et ils auraient voulu imposer leur caprices aux hommes providentiels venus à eux pour les sauver. Les Pharisiens souhaitaient que Jésus imitât leurs mœurs sévères, mais hypocrites; les Sadducéens étaient au contraire choqués de la vie mortifiée de Jean-Baptiste. On avait justement repoussé les avances de ces joueurs à humeur changeante; de là leur mécontentement et leurs plaintes. — Wetstein et Gro-

tius citent un apophtegme semblable de Rabbi Papa : « Ploravi tibi, sed animum non advertisti : risi tibi, sed non curasti ; vae tibi qui bonum malumve non internoscis. »

18. — *Venit enim Joannes.* Jésus-Christ interprète lui-même sa parabole et, tout d'abord, relativement à S. Jean-Baptiste. — *Neque manducans, neque bibens;* hyperbole manifeste, qui a pour but de mieux faire ressortir l'austérité du Précurseur. Les jeûnes de ce saint personnage étaient si nombreux, si sévères, qu'on pouvait presque les assimiler à une privation totale de nourriture. S. Luc dit simplement : « neque manducans panem, neque bibens vinum », Luc. vii, 33. — *Dæmonium habet.* Jean était donc traité de la même manière que Jésus, Cf. x, 24, 25. Ceux que les exhortations du Précurseur et du Messie auraient pu gêner avaient découvert un moyen aisé de n'y pas croire et de les repousser. Le prédicateur, s'écriaient-ils, est possédé du démon; il a perdu l'esprit : à quoi bon l'écouter? Cf. Joan. x, 20. Nous aurions ignoré ce trait de la conduite des Juifs à l'égard de Jean-Baptiste, s'il n'eût plu au divin Maître de nous le révéler; car nous ne voyons nulle part, dans l'Evangile, le Précurseur traité directement comme un démoniaque par ses compatriotes. Mais nous savons suffisamment, par d'autres passages, que S. Jean avait déplu à cette génération immortifiée, pour laquelle sa vie pénitente était un reproche perpétuel.

19. — *Venit Filius hominis...* Ceux qu'avait choqués la manière d'agir du Précurseur auraient dû, s'ils eussent été justes et sans passion, goûter la conduite de Jésus, qui était plus en rapport avec la vocation du commun des hommes. Mais point du tout. Bien que Notre-Seigneur vécût à la façon accoutumée des Juifs, *manducans et bibens*, c'est-à-dire ne pratiquant pas de mortifications extraordinaires, acceptant des repas chez ceux qui l'invitaient, se mettant à la portée de tous afin de leur offrir de plus grandes facilités pour se sauver, il n'échappait pas davantage aux injures et à la calomnie. — *Ecce homo vorax*, osait-on dire, *et potator*, etc. Un envoyé de Dieu ne serait pas si gai; il fuirait le contact des pêcheurs,

canorum et peccatorum amicus. Et justificata est sapientia a filiis suis.

20. Tunc cœpit exprobrare civitatibus, in quibus factæ sunt plurimæ virtutes ejus, quia non egissent pœnitentiam.

de vin, ami des publicains et des pécheurs. Mais la sagesse a été justifiée par ses enfants.

20. Alors il commença, à reprocher aux villes où il avait fait plusieurs de ses miracles de n'avoir pas fait pénitence.

il pleurerait et gémirait avec nous quand nous entonnons des airs lugubres. Le Précurseur et le Messie s'étaient donc trouvés dans l'impossibilité de réussir auprès de ces âmes difficiles que tout scandalisait, qui refusaient d'écouter le premier parce qu'il était trop sévère, le second sous prétexte qu'il ne l'était pas assez. — Heureusement Jésus peut ajouter une parole consolante : — *Et justificata est sapientia a filiis suis*. Que voulait-il exprimer par là ? C'est ce que les exégètes n'ont pas toujours réussi à mettre en lumière. « Difficilis locus, s'écrie Maldonat. Consistit autem tribus in rebus difficultas : primum, quid vocetur sapientia ; deinde qui filii sapientiae appellantur ; postremo quid sit justificari ». Passons tous les mots en revue pour en fixer la véritable interprétation : le sens général de la phrase sortira spontanément de ces explications de détail. La préposition et nous semble être ici une particule adversative : nous la traduisons par « mais, et pourtant ». A la conduite des Juifs incrédules, Jésus-Christ oppose donc la foi des esprits justes et des cœurs dociles qui ont adhéré à sa prédication et à celle de Jean-Baptiste. Le verbe « justificare » ne saurait signifier « condamner », ainsi que l'ont prétendu plusieurs auteurs. Dans la Bible, et en particulier dans les Epîtres de S. Paul où il est employé si souvent, il a ordinairement le sens de « justifier » ou de « proclamer juste », et le contexte nous oblige d'adopter cette seconde traduction ; *δικαίωσις*, disait déjà Euthymius. La sagesse dont la justice parfaite a été ainsi reconnue n'est autre que la sagesse divine en général, à moins qu'on ne préfère voir en elle la prudence spéciale manifestée par Jésus-Christ et par son Précurseur, ce qui nous paraît moins probable. Les fils de la sagesse, ce sont les sages. Or quels sont les sages dans la circonstance présente ? Assurément, tous ceux qui avaient cru au rôle divin de Jean-Baptiste et de Jésus-Christ, par opposition aux enfants capricieux dont on nous a entretenus tout-à-l'heure. Ainsi donc, « sapientia Dei, quam superbi Scribæ et insipientes Judæi in Christo et Joanne contempserunt, justificata, i. e. honorata est, laudata est ab omnibus vere sapientibus », Cornel. a Lap. in h. l. S. Jérôme restreignait un peu trop la pensée de

Jésus, quand il en faisait la paraphrase suivante : « Ego qui sum Dei virtus et sapientia Dei, juste fecisse ab Apostolis, meis filiis, comprobatus sum ».

Seconde partie : §§. 20-30.

a. Les villes incrédules, §§. 20-26.

20. — Il n'est pas sûr que Jésus-Christ ait prononcé cette seconde partie du discours immédiatement après la première. S. I c la rattache à l'envoi et au retour des soixante-douze disciples, c'est-à-dire à deux événements qui auront lieu beaucoup plus tard, et telle serait, d'après plusieurs commentateurs, sa vraie place primitive ; d'autant mieux que les mots « in quibus factæ sunt plurimæ virtutes ejus » paraissent supposer que le ministère du Sauveur touchait à sa fin, quand il formula les terribles malédictions qu'ils inaugurent. Dans ce cas, S. Matthieu aurait suivi, comme en d'autres endroits, l'ordre des choses plutôt que celui des faits. D'autres exégètes, s'appuyant sur la similitude de ton qui règne entre les deux parties du discours, et sur l'arrangement très-naturel des pensées, soutiennent que le premier Evangéliste ne s'est pas plus écarté ici de la réalité des faits que lorsqu'il relatait le Discours sur la Montagne, ou les instructions pastorales de Jésus-Christ à ses Apôtres. On peut supposer en effet que Jésus répéta les mêmes paroles en deux circonstances différentes. Néanmoins une solution certaine est impossible, faute de données suffisantes. Nous croyons, nous aussi, que le discours actuel put fort bien être prononcé dans son intégrité à l'occasion de l'ambassade du Précurseur, les divers points auxquels il touche cadrant parfaitement ensemble. Voir sur cette question S. Augustin, de Consens. Evang. 11, 32. Quoi qu'il en soit, des reproches généraux que nous venons d'entendre et qui étaient motivés par l'incrédulité générale, Jésus-Christ passe à des reproches particuliers, qu'il appuie sur l'incrédulité de quelques villes privilégiées où il avait plus que partout ailleurs déployé son activité, accompli ses miracles, montré sa divine personne depuis le commencement de sa vie publique. — *Tunc* représente une époque plus ou moins tardive, selon l'opinion qu'on s'est faite relativement à la date de cette seconde

21. Malheur à toi, Corozain; malheur à toi, Bethsaïde, car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous eussent été faits dans Tyr et Sidon, elles eussent fait pénitence autrefois dans le cilice et la cendre.

21. Væ tibi, Corozain! væ tibi, Bethsaida! quia, si in Tyro et Sidone factæ essent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, olim in cilicio et cinere pœnitentiam egissent.

Luc., 10, 13.

moitié du discours. — L'expression *cœpit* ne désigne pas nécessairement une occasion nouvelle ou un début proprement dit; elle peut très-bien aussi ne marquer qu'une transition à une autre série d'idées, après un léger moment d'arrêt. — *Civitatibus in quibus factæ sunt...* Jésus-Christ, dans ce passage tout entier, attribue à ses miracles une grande importance au point de vue de la foi en sa divine mission, et une force probante à laquelle personne ne devrait résister. Rien ne démontre mieux, en effet, son caractère messianique et sa divinité. — *Plurimæ virtutes ejus.* Les villes qu'il va citer étaient d'autant moins excusables qu'elles n'avaient pas seulement été témoins de quelques prodiges, mais d'un grand nombre de miracles.

24. — *Væ tibi.* Plus haut, v. 6, Jésus avait proclamé bienheureux ceux qui croyaient simplement et franchement en Lui; maintenant il maudit au contraire les cités incrédules: Ces « væ » expriment à la fois sa vive indignation et sa compassion profonde. Sous un autre rapport, ils expriment une sentence juridique, en même temps qu'une terrible prophétie. Le divin Maître dût les prononcer avec énergie, sous l'empire de la sainte colère que lui inspirait la vue d'une indifférence si coupable. — *Corozain.* Cette ville n'apparaît ni dans l'Ancien Testament, ni dans les écrits de Josèphe. Seuls S. Matthieu et S. Luc en font mention dans le Nouveau Testament, et d'une manière si vague qu'il est aujourd'hui moralement impossible de retrouver son emplacement précis. S. Jérôme nous assure qu'elle n'était éloignée de Capharnaüm que de deux milles romains. Les Talmuds vantent la bonne qualité de son froment. « Si Khorazim, disent-ils, avait été plus près de Jérusalem, on y aurait pris les blés pour le temple »; Cf. Neubauer, la Géographie du Talmud, p. 220. Plusieurs voyageurs modernes ont voulu identifier cette localité célèbre dans l'histoire de Jésus avec le Bir Kerazeh, qu'on rencontre au Nord de la mer de Galilée et à une bonne heure du rivage; mais c'est là une hypothèse invraisemblable, puisque Corozain était bâtie sur les bords du lac, comme l'atteste déjà S. Jérôme, Comm. in Isai. ix, 4. D'autres la placent auprès de la source de Tabigah, dont nous parlerons plus loin. Elle était déjà en ruines au temps d'Eusèbe; Cf. Onomasticon, s. v. *χοροζαίν*. —

Bethsaida, en hébreu בית צידה ou maison de pêche. Ce nom lui venait de ses pêcheries nombreuses et de ses excellents poissons; nous savons du reste que Pierre et André, transformés en pêcheurs d'hommes par Notre-Seigneur Jésus-Christ, étaient originaires de Bethsaida; Cf. Joan. i, 44. On admet généralement aujourd'hui qu'il existait à l'époque du Sauveur deux Bethsaida peu éloignées l'une de l'autre et situées l'une en Galilée, Joan. xii, 21, par conséquent sur la rive occidentale du lac, l'autre dans la Gaulanite inférieure, à quelque distance et au N. E. du lac. Cette dernière était plus connue sous le nom de Julias que lui avait récemment donné le tétrarque Philippe, après l'avoir considérablement agrandie. C'est de la première qu'il est question dans notre passage. Sa position exacte est tout aussi inconnue que celle de Corozain: néanmoins il ressort clairement des textes évangéliques où elle est mentionnée et des rares renseignements de la tradition à son sujet, qu'elle était située dans la région N. O. du lac de Tibériade. Raumer, Ritter, Hengstenberg, van de Velde, et d'autres géographes récents la placent à Khan Minyeh, c'est-à-dire à une heure environ de Magdala, dans la direction du Nord. — *Quia si in Tyro et Sidone...* Le Sauveur fait ici un rapprochement frappant. Il compare les deux gracieuses petites villes du lac, Corozain et Bethsaida, aux deux cités autrefois considérables de Tyr et de Sidon, deux villes juives à deux villes païennes, deux villes comblées de bénédictions à deux villes maudites et sévèrement châtiées quelques siècles auparavant. Tyr et Sidon étaient renommées pour leur dépravation, qui est signalée en termes si énergiques par les Prophètes, Cf. Is. xliii, 4; Ezéch. xxvi, 2; xxvii, 3; xxviii, 2, 42: ce trait donne une grande signification à la préférence que Jésus leur accorde sur Corozain et Bethsaida. Elles avaient été rebâties et étaient redevenues florissantes, tout en restant bien au-dessous de leur ancienne splendeur. — *Olim*, depuis longtemps, sans résister à la grâce messianique comme l'avaient fait les deux bourgades juives. — *In cilicio et cinere pœnitentiam...* Le cilice et la cendre étaient chez les Orientaux des symboles très-expressifs de la pénitence. En signe de deuil et de repentir, ces hommes, amis des manifestations extérieures, se couvraient d'un

22. Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit in die iudicii, quam vobis.

23. Et tu, Capharnaüm, numquid usque in cœlum exaltaberis? usque

22. C'est pourquoi je vous dis : Il y aura plus de rémission pour Tyr et Sidon, au jour du jugement, que pour vous.

23. Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu jusqu'au ciel? Tu descendras

vêtement grossier, dépourvu de manches et de couleur sombre, Cf. Gesenius, Thesaurus s. v. *צָוָה*, et jetaient de la cendre ou de la poussière sur leur tête, Cf. Jon. iii, 6; Is. LVIII, 5; Jerem. vi, 26, etc. Voilà donc ce qu'auraient fait les villes superbes et corrompues de Tyr et de Sidon, si Jésus leur eût autrefois annoncé l'Evangile en confirmant sa prédication par des miracles. — Ce passage est important au point de vue dogmatique; les théologiens l'emploient à juste titre pour prouver qu'il y a en Dieu une « scientia media », science par laquelle, dit Abelley, Medulla theolog. tract. II. c. 3. sect. 4., « Deus cognoscit res illas contingentes et liberas, quæ quidem nunquam futuræ sunt, sed tamen quæ, si certa aliqua conditio poneretur, essent futuræ. »

22. — *Verumtamen dico vobis.* Jésus annonce ainsi d'une manière emphatique la sentence terrible qu'il va porter contre les bourgades ingrates qui sont demeurées insensibles aux manifestations éclatantes de sa divine mission. — *Tyro et Sidoni remissius erit...* Tyr et Sidon ont été moins coupables; elles seront donc moins sévèrement punies, Cf. x, 15. Nous avons dans ces paroles un nouvel exemple de ce que S. Augustin appelait « mitissima damnatio », c'est-à-dire de la distribution inégale des peines aux damnés selon le degré de leur culpabilité. Il n'y aura pas de rémission-ni d'adoucissement pour Corozain et Bethsaida, dont le crime n'est diminué par aucune circonstance atténuante; tout l'aggrave au contraire et le rend complètement inexcusable. Même en ce monde, suivant une belle pensée de Rhaban Maur, Tyr et Sidon ont eu un sort « plus tolérable » que les deux cités juives, car Tyr et Sidon reçurent plus tard avec empressement la prédication de l'Evangile, et devinrent de brillantes chrétiennetés, gouvernées par des archevêques et des évêques, tandis que Bethsaida et Corozain disparurent ignominieusement. Toutefois, ce n'était pas un châtimement temporel, mais une damnation éternelle que le divin Maître annonçait; il le dit formellement quand il ajoute : *in die iudicii.*

23. — *Et tu, Capharnaüm.* « Apostrophe ista ad Capharnaüm facta magnam habet epitasim, veluti si quis cœtum aliquem perditurum hominum objurgans, tandem omnibus aliis præteritis, in certum aliquem grandi

impietati insignum feratur », Fr. Luc, Comm. in h. l. Capharnaüm que Jésus avait tout spécialement favorisée en y fixant sa résidence, Cf. iv, 13, était par excellence la ville ingrate et criminelle des bords du lac de Gennésareth. — *Numquid.* L'interrogation n'existe pas dans le « textus receptus », où on lit simplement *ἡ εἰς τοῦ οὐρανοῦ ὑψώσεται*. S. Jérôme connaissait déjà cette variante. « In altero exemplari, écrit-il, invenimus : Quæ usque in cœlum exaltata es ». S'il lui préféra la leçon de l'ancienne Itala, c'est qu'il la crut plus autorisée, et en effet des manuscrits importants et nombreux disent comme la Vulgate : *μὴ ἕως οὐρανοῦ ὑψώσῃ*; cette interrogation donne un tour beaucoup plus vif à la pensée. — *Usque in cœlum exaltaberis.* « Proverbialis est locutio, etiam Græcis et Latinis, ad astra tolli aut sublimi vertice sidera ferire, pro eo quod est, rebus florentibus et illustri loco esse », Grotius. D'où provenait l'illustration de Capharnaüm? Le reproche même de Jésus-Christ l'indique. C'était d'avoir reçu dans ses murs, non comme un étranger, mais comme un habitant qui y avait établi son domicile régulier, le Messie en personne : à ce point de vue cette ville était l'endroit du monde le plus favorisé du ciel. Elle était encore célèbre, il est vrai, par son commerce et ses richesses; mais la distinction que nous venons de signaler l'emportait trop sur toute autre gloire, pour que Jésus fit allusion en une si grave circonstance à des avantages purement matériels. Stier prend le verbe « exaltaberis » dans le sens propre, comme si Jésus-Christ eut voulu parler de la situation élevée de Capharnaüm : mais, bâtie tout à fait au bord du lac, elle n'atteignait pas une altitude assez considérable pour qu'on pût tenir d'elle un tel langage, même en s'aïdant d'une hyperbole. — *Usque in infernum descendes.* Quel contraste et quelle mordante ironie! On croirait reconnaître dans ces mots quelque réminiscence de l'admirable prophétie d'Isaïe relative à la ruine de Babylone : « Qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum... Verumtamen ad infernum detraheris, in profundum lacu », Is. xiv, 13-15. Ce n'est pas l'enfer proprement dit, la Géhenne, qui est désigné par l'expression « in infernum », mais le Scheöl des Hébreux, l'Hadès des grecs (le texte grec

jusqu'aux enfers, car si les miracles qui ont été faits en toi avaient été

in infernum descendes; quia, si in Sodomis factæ fuissent virtutes,

porte précisément *ἐως ἄδου*), c'est-à-dire le séjour des morts en général, que l'imagination populaire plaçait sous terre dans des régions ténébreuses et remplies de tristesse. Ici la locution est employée au figuré pour présager le malheur et la ruine. — Qu'est devenue la ville joyeuse et florissante à laquelle le divin Maître adressait ce langage? « Etiam periere ruinæ », pourrait-on dire en toute vérité. Ses traces mêmes ont disparu, comme celles de Corozain et de Bethsaïda, et l'on en est réduit à des conjectures, toutes les fois que l'on veut déterminer avec précision son ancien emplacement. Ce ne sont pourtant pas les efforts des savants qui ont manqué. Peu de contrées de la Palestine ont été autant étudiées, de nos jours surtout, que la rive N.-O. du lac de Tibériade, site présumé de nos trois villes maudites. Les voyageurs et les géographes ont pour ainsi dire interrogé chaque pierre, chaque fontaine, en vue de reconstituer le séjour de Jésus; mais en vain. Ils n'ont réussi qu'à se contredire mutuellement sur les points essentiels qu'ils étaient si désireux d'établir. Voici en quelques mots l'état de la question. Quand on longe le rivage occidental du lac en remontant du Sud au Nord, après avoir parcouru dans toute sa longueur la belle et riche pleine de Gennésareth, on arrive auprès d'un caravansérail à demi ruiné, construit avec des pierres basaltiques : c'est le Khan Minyeh. Il y a là, outre une belle fontaine nommée Ain-et-Tin, « la source du figuier », en l'honneur de l'antique figuier qui l'ombrage, plusieurs monticules arrondis qui renferment certainement des ruines. Si nous continuons notre excursion du côté du Nord, nous ne tardons pas à atteindre le village de Tabighah qui arrose des sources considérables : là encore on aperçoit quelques ruines. Enfin en côtoyant toujours le lac dans la même direction, on arrive à Tell-Hûm où se trouvent de nouvelles ruines, mais en quantité beaucoup plus considérable. Ce sont des vestiges manifestes d'une vraie splendeur déchuë. La ville de Capharnaüm n'aurait-elle pas occupé autrefois cet emplacement? Des hommes sérieux le croient pour les motifs suivants : 1° Hûm semble être une abréviation de l'ancien nom *Nahum*, נָחֻם; on ne peut du moins expliquer ce mot d'une autre manière, car ce n'est pas une expression arabe. Il existe d'ailleurs des exemples d'abréviations semblables, v. g. Chunia pour Nechunia. Tell, nom arabe qui signifie colline, et particulièrement colline de ruines, aura remplacé *Caphar*, la première

partie de l'ancien nom. 2° L'historien Josèphe raconte que, durant une bataille qu'il livra aux Romains près de Julias, au Nord du lac et à l'Est du Jourdain, étant tombé de cheval, il fut grièvement blessé et qu'alors on le transporta à Kepharnomé, c'est-à-dire Capharnaüm, de l'autre côté du fleuve; or, ce récit s'accorde très-bien avec la situation de Tell-Hûm qui était, à l'Ouest du Jourdain, la première ville où Josèphe put trouver des médecins et se faire soigner convenablement. Est-il croyable qu'il fût allé jusqu'à Khan Minyeh, si Capharnaüm eût été en cet endroit, comme le prétendent divers géographes? 3° Sur le rivage occidental du lac, entre Tibériade et l'embouchure du Jourdain, les ruines de Tell-Hûm sont de beaucoup les plus considérables et semblent seules convenir à une ville de l'importance de Capharnaüm; celles qu'on a découvertes ailleurs attestent tout au plus l'existence de petites bourgades, telles que Corozain et Bethsaïda. 4° Arculf, évêque du VII^e siècle, fait la description suivante de Capharnaüm, qu'il apercevait du haut d'une montagne voisine : « Murum non habens, angusto inter montem et stagnum coarctato spatio, per illam maritimam oram longo tramite protenditur, montem ab aquilonari plaga lacum vero ab australi habens, ab occasu in ortum erigitur ». Ce tableau s'accorde parfaitement avec l'état actuel et la position de Tell-Hûm : il est entièrement faux si on l'applique à Khan Minyeh ou à toute autre localité. 5° Enfin, d'après une tradition très-ancienne et qui a de nombreuses garanties d'authenticité, toute la rive occidentale du lac de Gennésareth appartenait autrefois à la tribu de Nephthali; or, suivant S. Matthieu, iv, 43, Capharnaüm était située sur les limites de Nephthali et de Zabulon : elle se trouvait donc nécessairement vers l'extrémité septentrionale du lac, à l'endroit où se rejoignent les territoires des deux tribus. — Telles sont les raisons principales qui militent en faveur de Tell-Hûm. On en trouvera du reste un exposé plus détaillé dans les ouvrages de Raumer, Wilson, Ritter, Thomson, etc., sur la géographie et la topographie des Saints Lieux. La thèse favorable à Khan Minyeh est développée longuement par le Dr Robinson, son champion le plus distingué; Cf. *Palästina und die südlich angrenzenden Länder*, III, 542 et ss. Quoi qu'il en soit de cette intéressante discussion, qui menace de ne jamais finir, voilà bien Capharnaüm descendue jusqu'au séjour des morts, selon la parole du Sauveur! — Le motif du châtement est ensuite indiqué, comme pour Corozain et Bethsaïda :

quæ factæ sũnt in te, forte mansissent usque in hanc diem.

24. Verumtamen dico vobis, quia terræ Sodomorum remissius erit in die iudicii, quam tibi.

25. In illo tempore respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscon-

faits dans Sodôme, elle serait peut-être restée debout jusqu'à ce jour.

24. C'est pourquoi je vous dis qu'il y aura plus de rémission pour Sodôme, au jour du jugement, que pour toi.

25. En ce temps-là Jésus dit encore : Je vous rends grâce, Père, Seigneur du ciel et de la terre, de

quia, si in Sodomis etc. L'histoire des hérésies nous apprend l'abus que les Prédestinatens faisaient de cette réflexion. Elle prouve, disaient-ils, que Dieu ne donne pas à tous les hommes, mais aux seuls prédestinés, les grâces nécessaires au salut ; autrement, puisqu'il prévoyait que Sodôme, Tyr et Sidon se seraient converties à la vue de grands prodiges, il eût certainement pris des mesures pour leur accorder cette faveur. Les Prédestinatens oubliaient, dans leur raisonnement passionné, que les miracles ne font point partie de « la grâce nécessaire », due par Dieu à tous les hommes, mais qu'ils forment ce qu'on appelle une grâce surabondante, grâce que le Seigneur est libre d'octroyer à qui bon lui semble et sans laquelle on peut arriver au salut. Or, il n'est question ici que de cette « gratia superabundans ». Les habitants de Tyr, de Sidon et de Sodôme jouissaient de la grâce nécessaire, à l'aide de laquelle ils pouvaient sans peine obéir aux préceptes de la loi naturelle et se sauver par ce moyen. — *Fortè mansissent* ; cette traduction est inexacte, car la particule *av* du texte grec est très-affirmative et n'exprime pas le plus léger doute ; *ἐμείναν av*, elles eussent subsisté certainement.

24. — *Dico vobis... quam tibi*. Changement de nombre dont il est aisé de deviner le sens : τὸ μὲν οὖν πρὸς τοὺς πολίτας τῆς πόλεως ἐκεῖνης εἶπεν αὐτὸς τὸ δε σοὶ πρὸς τὴν πόλιν, Euthymius. — *Terræ Sodomorum*. Ce rapprochement est encore plus honteux pour Capharnaüm que n'avait été pour Corozain et Bethsaida celui de Tyr et de Sidon. Sodôme, la ville immonde par antonomase, si sévèrement punie, la ville superbe anéantie par le feu du ciel ! La reine du lac de Tébériade deviendra donc semblable à l'ancienne reine des rives de la mer Morte, ou plutôt elle doit s'attendre à une sentence plus terrible encore, *remissius erit* ! Et en effet, dit Stanley, Sinai and Palestine, ch. x, en un sens le jour du jugement terrestre a été plus tolérable pour le pays de Sodôme que pour Capharnaüm ; car on retrouve sur les bords de la mer Morte le nom et peut-être même les restes de Sodôme, tandis qu'auprès du lac de Gennésareth le

nom et les restes de Capharnaüm ont depuis longtemps disparu. » Que sera-ce donc du jugement céleste, et avec quelle juste sévérité l'indifférence des villes du lac ne sera-t-elle pas condamnée au dernier jour ?

b. Les âmes fidèles, §§. 25-30,

25. — *In illo tempore*. Date indéfinie, qui peut désigner soit le jour même où s'était présentée l'ambassade du Précurseur, Cf. §§. 2-7 et 20, soit, d'après S. Luc, x, 21 et suiv., l'époque plus tardive du retour des soixante-douze disciples auprès de Jésus ; voir la note du §. 20. — *Respondens Jesus*. Le verbe *ענה*, que l'Évangéliste avait sans doute employé dans le texte original, est loin d'annoncer toujours une réponse proprement dite, Cf. Job. iii, 2, etc. Il signifie très-souvent « prendre la parole » : de même « répondre » dans le cas présent. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre avec Fritzsche l'omission de quelques phrases intermédiaires dans la narration de S. Matthieu. Le récit évangélique nous présentera fréquemment cette expression prise dans le même sens ; Cf. xxii, 4 ; xxviii, 5 ; Luc. xiv, 3 ; Joan. ii, 18 ; v, 17, etc. Du reste, si elle ne suppose pas habituellement une réponse stricte, les paroles qu'elle précède viennent avec tant d'apropos qu'elles semblent répondre d'une manière morale à la situation du moment. Tel est bien ici le cas, quelque hypothèse qu'on admette sur la période de la vie de Jésus à laquelle se rattachent les §§. 25-30. — *Dixit*. Le sentiment dominant de son âme avait été jusque-là, et surtout à partir du §. 15, celui d'une profonde tristesse ; il se livre maintenant à un vif mouvement d'allégresse : « Et exsultavit Spiritu sancto », Luc. x, 21. On lit sa joie et sa douce émotion à travers les lignes suivantes. Après avoir signalé tant d'indifférence, d'incrédulité, d'ingratitude, le divin Maître était si heureux de contempler en esprit la foi et l'amour d'un si grand nombre d'âmes qui lui étaient déjà dévouées, et qui devaient lui appartenir dans la suite des âges ! Quel essor magnifique du langage et des pensées ! On croirait lire une page du quatrième Évangile, et, si on ne se rappelait

ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents et que vous les avez révélées aux petits.

26. Il en est ainsi, Père, parce qu'il vous a plu ainsi.

27. Toutes choses m'ont été données par mon Père; et personne ne

disti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.

Luc., 10, 21.

26. Ita, Pater : quoniam sic fuit placitum ante te.

27. Omnia mihi tradita sunt a Patre meo. Et nemo novit Filium,

pas la place de ces six versets, on les irait chercher tout d'abord dans le récit de S. J. an : ce qui prouve que les synoptiques et l'Apôtre bien-aimé nous ont réellement conservé la même vie, quoique leur but et leur méthode aient différé dans l'ensemble. — *Confiteor*. Ce verbe, qui correspond à l'hébreu הודה *hiphil* de ידה, n'est pas synonyme de « gratias ago ». Suivi du datif de la personne, il signifie : célébrer les louanges de quelqu'un, le féliciter, acquiescer avec la satisfaction la plus entière à ses volontés et à ses actes. Cf. Rom. xiv, 44 ; xv, 9. Jésus-Christ adore donc Dieu en le louant. Pour la première fois, il s'adresse à lui directement comme à son Père bien-aimé : *tibi, Pater* ; il le fera encore dans deux autres circonstances, Joan. xi, 44 ; xii, 28 ; Luc. xxiii, 34. — *Domine cæli et terræ* : au titre qui exprime l'amour, il ajoute aussitôt celui qui marque le respect. C'est en qualité de maître absolu de l'univers que Dieu réproche les superbes et comble les humbles de ses faveurs ; ce second nom sert donc d'introduction très-naturelle à la pensée qui va suivre. — *Quia abscondisti hæc...* ; motif des louanges respectueuses et aimantes du Sauveur. Mais Jésus louerait-il réellement Dieu de l'endurcissement des âmes demeurées infidèles ? « Minime », répond saint Jean Chrysostôme ; « quod ea abscondantur illis, non gaudio sed lacrymis dignum est... Non igitur ideo gaudet, sed quod ea quæ sapientes non noverunt, ipsi (parvuli) noverint », Hom. xxxviii in Matth. Et l'illustre interprète cite à l'appui de son opinion une phrase analogue de S. Paul, qu'il faut prendre également « in sensu diviso » ; Cf. Rom. vi, 47. Ainsi, les mots « revelasti ea parvulis » retomberaient seuls sur le verbe « confiteor ». Mais c'est là un scrupule évident. Si le divin Maître peut louer la bonté de son Père, pourquoi ne louerait-il pas aussi sa justice par laquelle ont été exclus de la participation aux grâces messianiques des hommes qui s'en étaient volontairement rendus indignes ? Nous ne voyons pas de difficulté à ce que la louange du Sauveur porte sur ce double effet de la puissance de Dieu. D'ailleurs, « abscondisti » n'exprime pas une opération directe et positive du Très-Haut. Libre de distribuer ses dons comme il lui plaît, il a renvoyé les mains vides ceux qui croyaient pouvoir se

passer de ses bienfaits, il a laissé dans leur sagesse terrestre ceux qui se mettaient au-dessus de ses divines lumières. — « Hæc », c'est-à-dire les mystères du royaume de Dieu, la doctrine évangélique et sa vérité, les preuves de la mission de Jésus-Christ, la force probante de ses miracles. — *A sapientibus et prudentibus*. Bien que ces deux expressions représentent une même catégorie d'individus, elles expriment néanmoins une nuance délicate. Les sages, ce sont les hommes doués de la science spéculative ; les savants, les prudents, ce sont les hommes d'action et d'expérience, les habiles, comme l'on dit. Il s'agit ici, bien entendu, de ceux qui sont sages à leurs propres yeux, sages selon la chair et le monde, tels qu'étaient les Pharisiens, les Scribes et les Sadducéens. — *Et revelasti ea parvulis*. Autre appellation humble en apparence, mais glorieuse en réalité, donnée par Jésus à ses vrais disciples ; Cf. x, 42. Ce sont des σοφοί, des פְּרוּדִים, par là-même des hommes dociles, accessibles à l'instruction, parce qu'ils se laissent enseigner et conduire comme de petits enfants. Dieu s'en est toujours complu à répandre ses lumières sur cette sorte d'âmes, parce qu'elles en savent profiter mieux que personne. Voilà donc les savants qui ne savent rien, les ignorants qui connaissent toutes choses ! Mais Jésus n'est-il pas venu « ut qui non vident videant, et qui vident cæci fiant ? » Joan. ix, 39.

26. — *Ita, Pater*. Sublime écho des louanges du Sauveur en l'honneur de son Père. Oui, mon Père, je vous loue. On dirait qu'après avoir prononcé les paroles du v. 25, Jésus-Christ s'arrêta un instant pour les savourer et pour en admirer la divine justesse. — *Sic*. οὕτως, de la manière dont il vient d'être dit, et pas autrement. — *Placitum ante te* ; en grec ἐγέρετο εὐδοκία..., hébraïsme pour « placuit tibi ».

27. — « Mutat sermonem, ita tamen ut intelligi possit mansisse vultu ad Patrem in cælos defixo », Fr. Luc. Comm. in h. l. Jésus passe maintenant aux rapports qui existent entre son Père et Lui, afin d'indiquer ensuite la manière dont ont lieu les révélations faites aux petits et aux humbles. — *Omnia mihi tradita sunt* ; tout sans exception, et pas seulement le droit d'enseigner. Le Christ jouit d'un pouvoir illimité, souverain, sur le

nisi Pater : neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare.

Joan. 6, 46; 7, 23, 29; 8, 19 et 10, 15.

28. Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis; et ego reficiam vos.

29. Tollite jugum meum super vos, et discite a me, quia mitis

connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui a qui le Fils a voulu le révéler.

28. Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez au travail et portez un fardeau, et je vous ranimerai.

29. Prenez mon joug sur vous et recevez mes leçons, car je suis doux

royaume de Dieu considéré dans son étendue la plus vaste; Cf. Matth. xxviii, 18; Ps. ii, 8; viii, 7 et 8. « Quum autem audieris, Mihi tradita sunt, nihil humanum suspiceris. Ne enim duos non genitos deos existimes, hanc ponit dictionem. Nam quod simul genitus et omnium Dominus sit, sæpe alibi significat », S. Jean Chrys. Hom. xxxviii in Matth. — Mais il y a entre Jésus-Christ et le Père des relations encore plus étroites : *Nemo novit Filium, nisi Pater*. Le Fils, c'est évidemment Notre-Seigneur Jésus-Christ. Seul, celui qui l'a engendré de toute éternité connaît parfaitement sa nature, ses attributs et sa mission. Pour tous les autres, ces choses demeurent un mystère insondable. Le grec *ἐπίγνωσκει* exprime une connaissance complète, qui s'étend à tous les détails aussi bien qu'à l'ensemble. — La réciprocité est vraie, *neque Patrem quis novit, nisi Filius*. Si le Père connaît intimement son Fils qui est « splendor gloriæ et figura substantiæ ejus », Hebr. i, 3, le Fils, lui aussi, contemple à découvert tous les secrets de l'essence du Père. Cette connaissance mutuelle dénote entre le Père et le Fils l'unité et l'égalité les plus admirables, car l'absolu et l'infini peuvent seuls comprendre l'absolu et l'infini. Aussi ce passage est-il devenu à bon droit un lieu classique en faveur de la divinité de Jésus-Christ. — *Et cui voluerit Filius revelare*. Le Fils peut donc communiquer à d'autres les choses étonnantes qu'il voit en son Père, et cette révélation forme l'un des buts principaux de son avènement parmi nous. Mais il est libre de répandre la lumière sur ceux qu'il en croit dignes : c'est une grâce qui dépend uniquement de sa bonté. Consolons-nous, car en disant bientôt : Venez tous à moi, il montrera qu'il n'exclut volontairement personne. — Il est probable que l'auditoire fut incapable de saisir ces paroles selon toute leur signification dogmatique, car elles sont pleines de profondeur. Grâce à Dieu elles sont devenues claires pour les chrétiens.

28. — Les trois derniers versets de ce chapitre, qui nous permettent de lire si avant dans le divin Cœur de Jésus, bien plus, qui sont le seul passage où ce Cœur adorable soit

mentionné d'une façon expresse, n'existent que dans S. Matthieu. Ils contiennent certainement les paroles les plus suaves, les plus consolantes qui aient jamais été articulées dans le langage humain. — *Venite ad me omnes* : c'est la conclusion du verset précédent. Si Jésus jouit d'une puissance sans bornes, s'il peut seul nous fournir les lumières dont nous avons besoin pour nous sauver; n'est-il pas juste et nécessaire que nous accourrions tous auprès de lui? Le texte grec est ici d'une énergie remarquable : *Δεῦτε πρὸς με πάντες*, « ici, tous à moi! » Jésus répond donc directement à la question des envoyés de Jean-Baptiste, Cf. v. 3. A quel titre appellerait-il tous les hommes autour de lui, s'il n'était véritablement le Messie? Mais appelle-t-il bien tous les hommes? Qui en pourrait douter? Quand on convoque tous ceux qui souffrent, ne s'adresse-t-on pas à l'humanité entière, sans aucune exception? — *Qui laboratis, κοπιῶντες* : ces mots désignent le côté actif des souffrances humaines. — Les suivants, *qui onerati estis, πεπονημένοι*, représentent nos maux sous leur forme passive, comme un lourd fardeau dont nous ne pouvons nous décharger par nous-mêmes. Toutes les peines inhérentes à notre condition sont bien comprises dans cette courte nomenclature : nous travaillons et nous sommes chargés! — *Et ego reficiam vos*; d'après le grec, je ferai cesser vos peines, *ἀναπαύσω*, « in omni quiete constituam », S. Jean Chrysost. l. c. Quelle promesse! Et nous savons qu'elle n'est point vaine.

29. — Mais Jésus ne retire-t-il pas d'une main ce qu'il vient d'accorder de l'autre? Il a promis un entier repos, et voici qu'il parle de joug! — *Tollite jugum meum super vos*. Toutefois, il saura bientôt nous montrer que ces deux choses ne sont pas incompatibles. Ces mots : « porter le joug de quelqu'un », étaient usités dans le langage de l'Orient pour exprimer l'acceptation spontanée de sa doctrine, de sa direction. Jésus se charge d'ailleurs d'interpréter lui-même immédiatement cette belle figure en ajoutant : — *Et discite a me*, devenez mes disciples, laissez-vous instruire par moi. N'a-t-il pas dit tout-

et humble de cœur et vous trouverez du repos pour vos âmes.

30. Car mon joug est doux et mon fardeau léger.

à l'heure qu'il sait tout et qu'il est capable de révéler les mystères les plus cachés? — La conjonction *quia* est habituellement mal traduite, ce qui donne à la pensée du Sauveur une signification qui, pour être exacte en soi et d'une manière absolue, est loin d'être littérale et appropriée à la circonstance. Il est vrai que l'exemple vient de haut, et que S. Augustin, S. Jean Chrysostôme et d'autres Pères font dire à Notre-Seigneur : Apprenez que je suis doux et humble de cœur, comme si les mots « *quia mitis sum...* » étaient le complément direct de « *discite* ». Néanmoins, malgré ces graves autorités, nous ne craignons pas de dire avec Maldonat : « Non propria tamen interpretatio ». L'intention de Jésus-Christ n'est pas de nous apprendre directement qu'il est doux et humble, mais de nous engager à le prendre pour maître « parce qu'il est doux et humble de cœur ». Il indique ainsi un puissant motif qui nous presse de recevoir son enseignement de préférence à toute autre leçon. On redoute un maître superbe, irascible et on ne s'engage pas sans réflexion à porter le joug de sa doctrine. Mais si un docteur est plein de douceur et d'humilité, comment pourrait-on hésiter à se ranger sous sa conduite? — *Mitis sum et humilis corde*. Les deux vertus messianiques par excellence, d'après les anciennes prophéties; Cf. Is. XLII, 2 et 3; et Zachar. IX, 9, comme aussi les deux vertus les plus nécessaires pour consoler les âmes affligées. La vie tout entière de Jésus fut une manifestation de sa douceur et de son humilité. — Olshausen fait justement observer qu'autre chose est l'humilité de l'esprit, autre chose celle du cœur. La première implique des imperfections ou des fautes préalables dont elle est comme la suite nécessaire; aussi convient-elle à l'homme déchu : la seconde est recherchée librement et ne suppose aucun défaut moral; c'est la seule qui puisse exister dans l'âme du Messie. Jésus était *ταπεινός τῇ καρδίᾳ*, mais élevé, riche *τῷ πνεύματι*, parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher d'avoir conscience de ses splendeurs divines. — *Et invenietis requiem...* Cette promesse est parallèle à celle qui terminait le verset précédent, « *Ego reficiam vos* », et elle exprime l'immense profit qu'on trouve à prendre Jésus pour docteur et pour guide. Ce repos accordé par le Sauveur sera surtout religieux, spirituel, mais le soulagement des misères matérielles

sum, et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris.

Jer. 6, 16.

30. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

I. Joan. 5, 3.

n'est pas exclu. Du reste, Jésus-Christ ne promet pas la délivrance totale des peines qui assombrissent la vie, mais, ce qui vaut beaucoup mieux, ce qui est seul possible d'après le plan de Dieu, le repos et la paix dans les peines. « Portez mon joug et vous trouverez le repos » ; un Sauveur pouvait seul tenir un pareil langage! — Résumons ce verset. Il contient quatre propositions dont la première énonce l'idée principale à l'aide d'une figure : Portez mon joug, tandis que la seconde l'énonce simplement et au propre. Acceptez mon enseignement. La troisième indique le motif, (Parce que je suis doux, etc.) et la quatrième la conséquence heureuse (Vous trouverez le repos) d'un attachement total et généreux à Jésus.

30. — *Jugum enim meum...* Preuve et développement du v. 29. « Ne timeatis, inquit, quum jugum auditis : suave quippe est ; ne formidetis quia dixi onus : leve quippe est, » S. Jean Chrysost. — C'est le même paradoxe que précédemment. Un joug doux à porter (le grec dit *χαριστός*, bon, bienfaisant), un fardeau léger, n'est-ce pas une contradiction dans les termes? Rien de plus vrai cependant quand il s'agit du joug et du fardeau dont on consent à se charger pour Notre-Seigneur Jésus-Christ. « *Ubi amatur, disat S. Augustin, non laboratur ; aut, si laboratur, labor amatur* » ; ou encore : « *Omnia suavia et prope nulla facit amor* ». C'est là, du reste, une de ces paroles qu'il est plus facile de comprendre avec le cœur qu'avec l'intelligence. Les Rabbins aimaient à redire que la Loi mosaïque était un joug du ciel : ce joug alourdi par les Pharisiens était devenu insupportable. Cf. Matth. XXIII, 4. La loi nouvelle aussi est un joug, mais un joug plein de suavité. Sans doute, le divin Maître a dit ailleurs : « *Quam angusta porta, quam arcta via est* », VII, 13 ; mais la conciliation, s'établit d'elle-même entre ces deux sentences. « *Quod angusto initio incipitur, processu temporis ineffabili dilectionis dulcedine dilatatur* », Rhaban Maur. « *Incipienti via est arcta et difficilis ; proficienti vero jam amoris vi suavis, speciosa ac delectabilis* », Sylveira. Nous ne quitterons pas ce beau passage sans mentionner le tableau d'Ary Scheffer qui commente d'une manière si touchante le v. 28. On y voit le « Christ consolateur » entouré de nombreux infortunés qui l'implorant, et les accueillant tous avec la plus tendre compassion.